

Écrits intimes

L'OCCUPATION AU JOUR LE JOUR

De 1940 à 1944, dans la France occupée, des femmes de tous horizons se sont fait diaristes, livrant des témoignages irremplaçables sur la période.



Elles proviennent de toutes les classes sociales et d'âge, de toutes les professions, de toutes les régions. On y trouve des femmes du monde (Lise Deharme) et des institutrices de province (Denise Bardet, Berthe Auroy), des intellectuelles (Simone de Beauvoir) et des artistes (Jacqueline Gaussen Salmon), des femmes pasteurs (Madeleine Blocher-Saillens) et des religieuses (Marie de la Trinité), des lycéennes (Micheline Bood) et des infirmières (Anne-Marie Caron), des observatrices apolitiques (Frédérique Moret) et des résistantes de la première heure (Agnès Humbert), des victimes des lois raciales (Hélène Berr) et des jeunes privilégiées (Benoîte et Flora Groult). On ne s'étonnera guère de ne pas trouver de journaux intimes de femmes ayant versé dans la collaboration. Comment dire qu'on a été du mauvais côté ?

Jamais on n'a autant écrit que sous l'Occupation. Et cela bien au-delà du cercle des écrivains et des intellectuels. Comme si l'écriture permettait d'ériger des digues contre l'effondrement, pouvait offrir une planche de salut face à la pleine dérive, aidait à refuser la défaite, à résister, ne fût-ce que moralement et par de petits gestes. Bref, elle restait une arme aux mains de celles et de ceux qui refusaient de « *cesser le combat* », comme le demandait Pétain dans son discours du 17 juin 1940.

C'est donc par centaines que se comptent les journaux intimes tenus durant les années noires. Une partie en a été publiée, une autre a été déposée à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine biographique (APA). Et un nombre impossible à évaluer dort dans des archives privées. Parmi ces diaristes, beaucoup de femmes, comme dans la Résistance, d'ailleurs (voir Dominique Missika, *Résistantes, 1940-1945*, paru en 2021). Philippe Lejeune en a répertorié une quarantaine ; elles représentent un tiers ou un quart de l'ensemble¹.

UNE IMPITOYABLE LUCIDITÉ

Parmi les journaux les plus emblématiques, celui d'Agnès Humbert (1894-1963), historienne d'art et anthropologue, attachée au musée des Arts et Traditions populaires du Trocadéro, et membre fondatrice d'un des tout premiers réseaux de résistance, celui du musée de l'Homme. Le groupe commence par lutter contre la propagande de l'occupant en publiant l'un des premiers journaux clandestins, *Résistance*. Cinq numéros paraissent, entre décembre 1940 et mars 1941, ronéotypés, tirés à 300 exemplaires, glissés dans des boîtes à lettres. Jusqu'à ce que le réseau ne soit dénoncé, ses membres arrêtés, dix d'entre eux condamnés à mort, dont trois femmes, mais qui voient leur condamnation commuée en déportation. Parmi elles, Agnès Humbert, qui connaîtra le bain et le travail forcé avant d'être libérée par l'armée américaine.

Son journal commence par le récit de l'exode, la mise à l'abri des collections du musée, le retour à Paris dès l'été 1940, et la constitution du réseau. Un texte

qui frappe par son extrême précision, l'analyse politique d'une impitoyable lucidité alternant avec des remarques sur les difficultés grandissantes de la vie quotidienne et la répression féroce de toute manifestation d'opposition. On complètera le témoignage d'Agnès Humbert par celui de sa collègue Yvonne Oddon (*Sur les camps de déportées*, suivi de *Rapport sur mon activité de résistance 1940-1941*), elle aussi arrêtée et condamnée à mort, mais déportée à Ravensbrück et à Mauthausen. Un témoignage à chaud, notamment sur les atrocités vécues dans les camps. Le sentiment d'urgence, le besoin de témoigner aussitôt que possible rapproche l'écriture d'Yvonne Oddon de celle du journal.

C'est à une autre catégorie qu'appartient le *Journal à quatre mains* de Benoîte et Florence Groult. Publié pour la première fois en 1962, il dit s'appuyer sur des « carnets » tenus au jour le jour, mais porte le sous-titre « roman ». S'agit-il d'un journal recomposé ou d'un roman autobiographique sous forme de journal ?



En l'absence de manuscrit, impossible de trancher la question. Mais l'intérêt du livre est ailleurs : dans l'écart entre les histoires vécues par deux gamines privilégiées de 15 et de 20 ans et l'Histoire avec sa grande hache. Comme le souligne la préface de 2008 : « *Un des pires épisodes de l'histoire de France vient d'avoir lieu mais la défaite et les cinq années d'occupation qui s'ensuivirent n'empêcheront pas les sœurs Groult de vivre une des périodes les plus exaltantes de leur existence, cette jeunesse qui, malgré les événements, reste semblable à la jeunesse de tous les temps, pleine d'insolence, d'égoïsme, de romantisme et d'espoir lancinant d'aimer et d'être aimée.* » (Benoîte Groult, *Comme elles sont*, Bouquins). Ainsi, nous passons des sorties de ces jeunes filles aux difficultés de se ravitailler, des films qu'elles voient et des livres qu'elles lisent aux rumeurs sur les déportations, des premiers signes de résistance, comme les manifestations étudiantes le 11 novembre 1940, à l'apparition des étoiles jaunes dans les rues. Le tout sur fond d'insolence et de féminisme naissant.

DESTINÉ AU FIANCÉ MAIS AUSSI À LA POSTÉRITÉ

Le *Journal* d'Hélène Berr² fait partie des documents exhumés au début du xx^e siècle seulement, dans un climat d'antisémitisme grandissant. Impossible de ne pas être sensible au sort de cette jeune fille de la haute bourgeoisie juive, brillante étudiante en littérature anglaise, si bien assimilée que c'est à peine si sa religion joue un rôle. Quelques mois avant que les lois raciales ne lui interdisent de passer l'agrégation et que l'obligation ne lui soit faite de porter l'étoile jaune, elle commence à prendre des notes, autant pour essayer de débrouiller les intermittences de son cœur qui la font quitter un fiancé pour un autre, que pour combattre un isolement de plus en plus menaçant. Bien que son père ait été arrêté une première fois pour mauvais port de l'étoile, déporté à Drancy, puis libéré moyennant une caution, bien que certains membres de la famille aient trouvé refuge en zone sud, ses parents et elle-même



Benoîte et Flora Groult en 1967.

refusent de partir, même lorsqu'ils voient disparaître de plus en plus de proches et que les bruits de déportations massives se multiplient. Paralysie, incrédulité, résignation, soumission à une fatalité ? Le *Journal*, qui a commencé comme un journal intime, devient un témoignage, destiné d'abord à son fiancé, qui a rejoint la France libre, mais aussi à la postérité. « *Car comment guérira-t-on l'humanité autrement qu'en lui dévoilant d'abord toute sa pourriture*, note-t-elle en octobre 1943, *comment purifiera-t-on le monde autrement qu'en lui faisant comprendre l'étendue du mal qu'il commet ? Tout est une question de compréhension. [...]* Si l'on arrivait à faire comprendre aux hommes mauvais le mal qu'ils font, si on arrivait à leur donner la vision impartiale et complète qui devrait être la gloire de l'être humain ! » C'est parce que la barbarie absolue est proprement incompréhensible qu'Hélène Berr et ses parents ont été arrêtés le 8 mars 1944 et déportés à Auschwitz. Sa mère est gazée le 30 avril, son père assassiné

en septembre. Elle-même survit plus d'un an, fait l'évacuation d'Auschwitz fin octobre 1944, arrive à Bergen-Belsen le 3 novembre, où elle est battue à mort par une des gardiennes en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp. ■

Robert Kopp

1. Philippe Lejeune, « Journaux féminins tenus sous l'Occupation. Bibliographie », in Bruno Coratolo et François Marco (dir.), *Écrire sous l'Occupation*, Presses universitaires de Rennes, 2011, disponible en ligne.
2. Tallandier, 2008, avec une préface de Patrick Modiano, réédition en format poche aux éditions Point (2009), ainsi qu'en édition scolaire. Le manuscrit est aujourd'hui déposé au Mémorial de la Shoah.

« CAR COMMENT GUÉRIRA-T-ON L'HUMANITÉ AUTREMENT QU'EN LUI DÉVOILANT D'ABORD TOUTE SA POURRITURE »

Hélène Berr, *Journal*, octobre 1943



Hélène Berr.